

Pierre Messmer, un patriote exigeant et lucide

PORTRAIT - De ses combats glorieux à Bir Hakeim et El Alamein à l'Académie française, en passant par Matignon, où il fut le premier ministre de Pompidou, la biographie d'un homme entré dans l'histoire.

Par Eric Roussel

Publié hier à 21:23, mis à jour hier à 21:23



Pierre Messmer, à l'Académie française, le 15 décembre 2005. *Paul DELORT/Le Figaro*

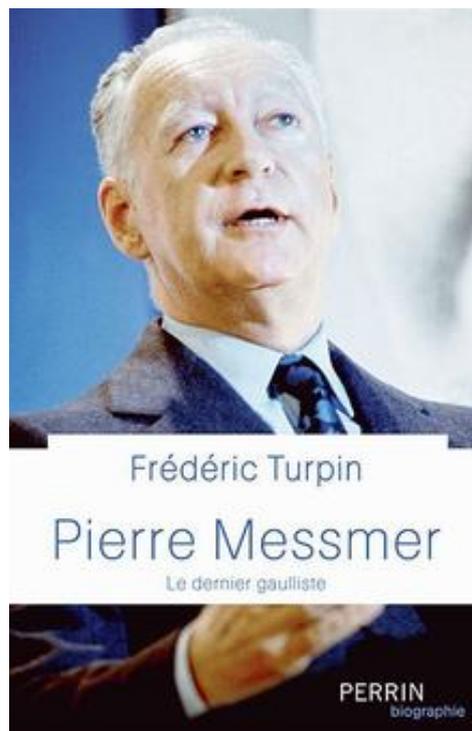
Les apparences sont souvent trompeuses. Avec son air martial, son profil de légionnaire romain, Pierre Messmer semblait a priori le prototype du conquérant, guetté par l'hubris. Rien de

plus inexact. À lire la biographie très complète que lui consacre l'universitaire Frédéric Turpin, excellent spécialiste du gaullisme, il apparaît que l'une des qualités principales de cet alsacien froid, animé par un patriotisme exigeant, fut toujours d'évaluer lucidement ses compétences et d'y adapter ses ambitions.

S'il passa par l'École de la France d'outre-mer, Messmer fut d'abord un soldat magnifique. Il n'a que 24 ans quand sonne, en juin 1940, l'heure de la défaite. Il n'hésite pas une seconde: dès qu'il entend le message du maréchal Pétain annonçant l'armistice, il décide de rejoindre le général inconnu qui, à Londres, exhorte à poursuivre le combat. À partir de ce moment et jusqu'à la fin du conflit, le futur premier ministre sera toujours en première ligne. Dès septembre 1940, il se trouve devant Dakar où la France libre essuie un grave échec face aux forces de Vichy. Peu après, il prend part au ralliement mouvementé du Gabon. Au début de 1941, il se bat contre les Italiens en Érythrée. Un an plus tard, après avoir participé à des opérations en Syrie, il se couvre de gloire à Bir Hakeim et à El Alamein, affrontant les troupes de Rommel dans des conditions particulièrement éprouvantes. Enfin, le 24 août 1944, devenu Compagnon de la Libération, il est l'un des premiers Français libres à entrer dans Paris.

Ce comportement admirable, raconté avec verve par Frédéric Turpin, Pierre Messmer ne cherchera jamais à en tirer le moindre avantage. À peine nourrit-il un discret complexe de supériorité vis-à-vis de ceux qui sont restés dans les bureaux pendant les hostilités. La paix retrouvée, il entame la carrière d'administrateur colonial à laquelle il s'est préparé. On l'envoie en

Indochine où il retrouve la guerre. Capturé par le Viêt-Minh, il restera deux mois emprisonné, parfois exposé dans une cage en bambou. Rendu à la liberté, cela ne l'empêche pas d'adopter des positions équilibrées quant à l'avenir des colonies: s'il n'est pas question, à ses yeux, de donner l'indépendance immédiatement aux États d'Asie du Sud-Est sous tutelle française, il juge dépassée la ligne dure défendue par l'amiral Thierry d'Argenlieu.



Pierre Messmer. Le dernier gaulliste, de Frédéric Turpin, Perrin/Ministère de la Défense, 446 p. 25 €.

Perrin

En Afrique où il occupe de très hautes responsabilités à partir du début des années 1950, Messmer s'en tient à cette position. Gouverneur de la Mauritanie et de la Côte d'Ivoire, puis gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, «*l'empereur sans sceptre*» qu'il est devenu s'entend plutôt bien

avec des socialistes comme Gaston Defferre. À ses yeux, souligne Frédéric Turpin, l'émancipation à terme est aussi souhaitable qu'est exclue toute forme de repentance.

Dès 1958, ce gaulliste inébranlablement fidèle à l'homme du 18 juin est nommé ministre des Armées. Il le restera dix ans et jouera à ce titre un rôle essentiel dans la mise en œuvre de la force de dissuasion. Il sera aussi en première ligne pendant la fin douloureuse de la guerre d'Algérie. À cet épisode, Frédéric Turpin consacre des pages remarquables. Il en ressort que Pierre Messmer ne vécut pas sans drame intérieur ces heures très difficiles. *«Je ne suis pas fier de ce qui a été fait ; j'en souffre moralement»*, dira-t-il à la fin de sa vie. Il faisait évidemment allusion à la tragédie des harkis abandonnés par la France.

Orthodoxie gaulliste

La retraite puis la disparition du général de Gaulle auraient pu marquer la fin du parcours de Pierre Messmer. Le contraire se produisit. Ayant écarté Chaban-Delmas, Georges Pompidou nomma premier ministre en 1972 celui qui incarnait l'orthodoxie gaulliste. Mais ce dernier eut la malchance d'exercer ses fonctions dans un climat empoisonné par la dégradation de l'état de santé du président. Du moins put-il lancer un programme énergétique qui assura pendant des décennies l'indépendance du pays.

Quelques années encore, Pierre Messmer poursuivit son action politique. Mais ce fut au sein de l'Institut de France qu'il donna toute sa mesure. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, puis élu à l'Académie française, il fut de

1999 à 2006 un chancelier de l'Institut particulièrement apprécié et efficace. Grâce à la confiance et au respect qu'il inspirait à tous, l'Institut abrita en son sein un nombre très important de grandes fondations qui permettent encore aux cinq académies d'assurer des missions de mécénat au bénéfice des différentes branches du savoir.